3 1761 08265305 6

Laurençot, Charles Henri
Ladislas
Un bonheur ignoré

PQ
2330
L65B6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unbonheurignor00lo

UN

BONHEUR IGNORÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. LÉONCE ET PETIT,

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 14 NOVEMBRE 1836.

PRIX : 2 fr. 50 cent.

PARIS,
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,
PRÈS DE CHEVET.

1836.

PQ
2330
L65B6

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULES D'ORIGNY.	M. ALLAN.
HENRI D'ALLEVILLE.	M. RHOZEVIL.
HORTENSE DE RIZIEUX.	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
UN DOMESTIQUE.	M. BORDIER.

La Scène est à Paris, dans un petit hôtel des Champs-Elysées, appartenant à madame de Rizieux.

NOTA. — Les Acteurs sont placés au commencement de chaque scène comme ils doivent l'être sur le Théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

S'adresser pour la musique de cette Pièce, et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HEISSER, *bibliothécaire et copiste, au Théâtre; ou à M.* FERVILLE, *correspondant des Spectacles, rue Poissonnière,* 33.

Imprimerie de Chassaignon, r. Gît-le-Cœur, 7.

UN

BONHEUR IGNORÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un boudoir élégant; deux portes latérales. La porte à la droite de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre conduit à une galerie. Deux croisées. Un divan sur le devant du théâtre, près de la porte à gauche; de l'autre côté un petit guéridon, sur lequel sont des livres, quelques papiers, et de la tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, JULES.

(*Au lever du rideau, Hortense est assise sur le devant du théâtre, à droite; elle est occupée à broder.* JULES, *debout, près de la fenêtre, à gauche, l'a entr'ouverte, et regarde au dehors.*

HORTENSE. Eh! mon dieu! fermez donc la fenêtre... Si on vous voyait... A quoi pensez-vous donc?

JULES, *embarrassé.* A quoi je pense?.. je pense à vous... à mon bonheur.

HORTENSE. Et c'est pour cela que, depuis une heure, vos yeux n'ont pas quitté la fenêtre qui donne sur les Champs-Élysées.

JULES. Ah! diable... précisément.

HORTENSE. C'est un peu fort.

JULES. C'est pourtant l'exacte vérité... Je me disais : On m'a amené, ce matin, une nouvelle voiture qui sort de là... (*montrant son front.*) et des ateliers de Thomas Baptiste... Oui, c'est moi qui en ai fourni les dessins et surveillé l'exécution. Ce véhicule, trop léger et trop aérien pour s'appeler Briska ou même

Phaéton, n'a pas encore de nom... J'aime à croire que la reconnaissance publique lui décernera le mien.

HORTENSE. Jusqu'à présent, je ne vois pas du tout quel rapport...

JULES. Je me disais encore : Quelle charmante soirée d'automne !... Aussi chacun se hâte-t-il d'en profiter ; voyez plutôt, dans l'avenue, que d'équipages, de cavaliers, de jolies femmes !.. Mais il en est une plus belle que toutes les autres...

HORTENSE. Je commence à comprendre.

JULES. Si vous le vouliez, comme nous éclipserions, vous, ces femmes qui se croient jolies, parce qu'elles ont des toilettes passables; moi, ces jeunes gens élégans qui s'imaginent avoir des chevaux... Entendez-vous répéter de toute part autour de nous : Quelle est jolie !... qu'il est heureux !... Alors je lance mes chevaux pour vous éviter l'embarras de rougir, et pour ne pas me laisser le temps de devenir jaloux.

HORTENSE. Quelle folie ! ..

JULES. Oui, chère cousine, mon équipage, mes chevaux, mes jockeys, tout est là...

HORTENSE, *se levant.* Comment ?

JULES. Je m'explique mal... Je veux dire que vous n'avez qu'un mot à prononcer pour qu'à l'instant même...

HORTENSE. Ai-je besoin de vous répéter que cela est impossible.

JULES. Quel dommage ! Avouez, au moins, qu'il est cruel d'avoir une future si jolie.

HORTENSE. Et un équipage à produire !... Mais est-ce bien vous que j'entends ?... vous, Jules, que j'ai connu autrefois si simple dans vos goûts, de mœurs si paisibles; vous, pour qui le plus grand plaisir était une promenade solitaire ou une soirée passée en famille... Ah ! combien vous êtes changé !

JULES. Je l'avoue, ma cousine, et je m'en fais gloire. Je dois cette heureuse transformation à mon voyage en Angleterre... Trois ans, passés au milieu de cette nation industrieuse et grave, m'ont donné ses mœurs, ses goûts, ses habitudes... Enfin, la raison est venue... j'ai fait de mûres réflexions sur le vide de mes premières années... Voyez-vous, Hortense, tout homme a sur la terre une mission à remplir.

HORTENSE. Je suis très-curieuse de connaître quelle est la vôtre ?

JULES. La mienne !... Il n'en est pas de plus utile pour la société.

HORTENSE. Pardon... mais je ne devine pas...

JULES. Il ne m'appartient pas de faire mon éloge, et mes élèves sont là pour répondre à mes détracteurs; il en est un surtout qui me fera le plus grand honneur; mon dernier, mon Alcibiade... c'est plein de vivacité, de feu... les formes les plus

gracieuses... Il est vrai de dire que ça tient à tout ce qu'il y a de mieux... ça descend, en droite ligne, de *Clarion* et de *miss Pénélope*, une bête de pur sang, que je lancerai aux courses prochaines.

HORTENSE. J'étais loin de m'attendre à cette chûte; vous me parliez de services rendus...

JULES. Eh bien! ignorez-vous que j'ai fait le trajet de Paris à Bruxelles en quatorze heures, vingt-une minutes, cinq dixièmes.

HORTENSE. Je ne sache pas que les diligences en marchent beaucoup plus vite... et la gloire qui doit vous en revenir...

JULES. Et comptez-vous pour rien de remporter le prix du roi! Dire que je ne l'ai manqué que d'une demi-tête; c'est la faute de Robin, mon jockei-mouche, qui s'est brisé la jambe contre la barrière... Voilà la seconde fois qu'il me joue ce tour-là... si cela lui arrive encore, je le chasse sans miséricorde.

HORTENSE. C'est ce qu'il y aurait de plus heureux pour lui. Au surplus, c'est un travers un peu plus cher... mais pas plus ridicule que beaucoup d'autres. Je serais la première à en rire, si je n'en pressentais les conséquences. Vous l'avouerai-je, je crains que ce besoin de faire parler de vous, cette nécessité d'une vie toute en dehors, ne vous fasse dédaigner ces plaisirs calmes et isolés, les seuls que vous puissiez trouver près de moi.

JULES. Pouvez-vous avoir une pareille pensée. Mon seul désir, toute mon ambition, c'est de voir se réaliser la promesse que vous m'avez faite de m'accorder votre main.

HORTENSE. Nous étions bien jeunes tous deux, lorsque nous prîmes, un peu légèrement peut-être, l'engagement d'être l'un à l'autre; car bientôt ma famille, que nous avions oublié de consulter, me contraignit à épouser M. de Rizieux... Mais aujourd'hui, devenue libre et maîtresse de mes actions, vous êtes venu réclamer ma promesse ; je la tiendrai!

JULES. Eh bien! alors, à quoi bon tant de mystère! On ne peut pas se marier sans qu'on le sache. Il faut des publications de bans, des témoins, des noces, que sais-je!... Et c'est très-bien vu, surtout quand la femme qu'on épouse est de celles qui font honneur au goût de leurs maris.

HORTENSE. Vous le savez... jusqu'au moment de publier hautement nos projets, nous ne pouvons nous entourer de trop de précautions; la famille de mon mari est d'une susceptibilité que rien n'égale; une circonstance récente me force encore à plus de circonspection.

JULES. A moins qu'on n'établisse un parloir, et que je ne puisse vous entretenir qu'à travers une grille, je ne vois pas...

HORTENSE. On insistait, en votre absence, pour un mariage qui, à entendre ces bons parens, ne devait rencontrer, de ma

part, aucun obstacle; pour déjouer cette ligue de famille, et échapper à la présentation officielle du futur, j'ai déclaré hautement que je ne voulais pas me remarier; que ma position me faisait une loi de ne recevoir personne. Que penserait-on?... si on savait que cette veuve inconsolable autorise les assiduités d'un jeune homme qui, plus que tout autre, aurait dû être exclu de la maison; car la malignité, en s'exerçant sur le présent, ne manquerait pas de rechercher, dans le passé, la source de mon affection pour vous. Allons, Jules, encore quelques sacrifices aux exigences du monde... Nous touchons au terme de mon veuvage... Voudriez-vous que le moindre soupçon pût atteindre celle qui sera bientôt votre femme.

JULES. Dieu sait, et moi aussi... qu'on n'a pas le plus léger reproche à vous faire.

HORTENSE.

Air de la Colonne.

Tant mieux pour nous, et j'en conviens d'avance,
C'est bien quelque chose ici-bas,
Que la paix de sa conscience;
Mais par malheur, cela ne suffit pas
Des dehors seuls aujourd'hui l'on fait cas.

JULES.

Oui, sur ce point telle est notre exigence,
Que l'on pourrait, c'est un fait reconnu...
A la rigueur se passer de vertu,
Pourvu qu'on en ait l'apparence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Une lettre pour madame.

HORTENSE. Donnez.

LE DOMESTIQUE *lui remet la lettre, quelques brochures et quelques journaux. — Il va pour sortir, et revient.* J'oubliais... Une demoiselle, qui porte un carton, attend dans la chambre de madame la marquise.

HORTENSE. Ah! je sais.... C'est de chez Maurice Beauvais..... C'est bien.

JULES. Que vois-je! la *Psyché*, le *Journal des Modes*! A la bonne heure!

HORTENSE. Quelle conséquence croyez-vous tirer de là?

JULES. Une immense. Après l'isolement complet dans lequel vous vous êtes obstinée à vivre jusqu'ici, j'entrevois, dans l'apparition subite de cette feuille, reflet du monde élégant, de la vie agitée, tout un hiver de bals, de fêtes et de plaisirs.

HORTENSE. Comment! vous voyez tout cela?... Moi, je n'y cherchais qu'une distraction... Tenez, pendant que je parcourrai cette lettre... voici quelques brochures, des *Revues* que j'ai demandées... Ce soir vous m'en ferez la lecture... c'est amusant.

JULES. Oui... quelquefois. (*à part, pendant qu'Hortense lit sa lettre.*) Puis, comme à l'ordinaire, nous irons ensuite faire un tour dans le jardin; et s'il vient à pleuvoir, qu'il ne passe personne, nous nous hasarderons à nous mettre à la fenêtre, quand la nuit sera venue. En vérité, je prévois que nous allons jouir d'une variété d'amusemens.

HORTENSE, *se parlant à elle-même.* Comment!.. elle insiste encore. Quand tout cela serait vrai... il est trop tard.

JULES. Cette lettre paraît vous occuper beaucoup; peut-on, sans indiscrétion, vous demander...

HORTENSE. Ce qu'elle contient?... Je ne sais trop si je dois...

JULES. Oh! à votre aise, Hortense. Ce que j'en dis, c'est uniquement pour la forme; si je voulais, j'aurais déjà deviné...

HORTENSE. Décidément vous êtes sorcier aujourd'hui.

JULES. J'observe, j'analyse, et je compare, voilà tout. A la manière dont une lettre est pliée... à l'écriture de l'adresse, je devine à l'instant même de qui elle vient.

HORTENSE. Vraiment!.. Je suis curieuse de mettre votre pénétration à l'épreuve.

JULES. En ce cas, daignez me confier... Oh! ne craignez rien...

HORTENSE. Eh bien?...

JULES. Mauvaise bâtarde, papier Weynen, forme vulgaire et pourtant ambitieuse, pas le moindre parfum... c'est plus qu'il n'en faut pour me mettre sur la voie... lettre de fournisseur, ou d'épicier-fabricant... Il s'agit de quelque futilité.

HORTENSE. J'admire votre clairvoyance... C'est un mari qu'on me propose.

JULES. Un mari! En vérité, le monde est plein d'officieux maladroits, courtiers patentés de mariages... Et quelle est la personne obligeante?...

HORTENSE. Une amie de province.

JULES, *jetant les yeux sur l'adresse.* En effet, je n'avais pas remarqué... Un mari timbré de Bar-sur-Aube... ça doit être drôle.

HORTENSE. Si je crois ce qu'on m'écrit, c'est un parti fort convenable... De la naissance... de la fortune... des qualités essentielles...

JULES. Vraiment?... Eh bien! ce que vous me dites là me flatte on ne peut davantage... ça me grandit... ça m'exhausse.

HORTENSE. Vous?...

JULES. Sans doute. Ne venez-vous pas de m'assurer que l'habitant de Bar-sur-Aube était aimable, bien fait de sa personne, spirituel; vous me préférez à lui... ma modestie m'empêche d'en tirer moi-même la conséquence.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

De ses succès, en conscience,
Bien plus que lui je dois être flatté;
Et si quelqu'un ou l'admire ou l'encense,
C'est à moi seul d'en tirer vanité.
Qu'on l'élève à perte de vue,
Je monte alors d'un vol au moins égal;
Car de tout temps le piédestal
Fut au-dessous de la statue.

HORTENSE. Mais je ne vous ai pas dit quelle serait ma réponse.

JULES. Je m'en doute... Ces réponses-là se ressemblent toutes... « Je suis au désespoir... Croyez que mon estime... Dans une autre position... » Toutes phrases stéréotypées à l'usage des amans éconduits.

HORTENSE. Vous mériteriez bien que, pour punir votre présomption, je répondisse autre chose.

JULES. Chère cousine!

HORTENSE. Ah! vous savez trop combien je suis esclave de ma parole... Je vous laisse, car on m'attend... Des affaires de la plus haute importance... un bonnet de chez Maurice Beauvais.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

JULES, *seul.*

Douce, aimable, jolie... C'est un véritable trésor que j'ai là... en perspective; pourquoi faut-il que je sois forcé de le dérober à tous les regards!.. En vérité, je suis bien malheureux d'être le plus heureux des hommes sans qu'on le sache... car enfin, on ne le sait pas... Et qu'est-ce que le bonheur, je vous le demande?.. un de ces mots complaisans qui veulent tout dire et qui ne disent rien... quelque chose de relatif, une chimère

enfin, qui, pour prendre corps, a besoin d'être baptisé par le monde des noms de gloire, honneur, fortune. Le bonheur, c'est de pouvoir se dire, en promenant ses regards dans un salon : je suis plus riche que monsieur un tel; mon habit est mieux fait que le sien, ma femme est plus jolie que la sienne!.. Le bonheur, c'est la comparaison... En attendant, je me consume dans un abandon apparent... On ne me voit plus au balcon de l'Opéra... moi, dont le binocle scrutateur a fait rêver tant de femmes et pester tant de maris!.. Je deviens ce qu'il y a de plus prosaïque au monde... un malheureux jeune homme obligé d'enfouir mes cinquante mille livres de rente. Aussi je commence déjà à être en butte aux railleries des fous, et, ce qui est bien pire encore, aux complimens des sages... Il n'y a pas jusqu'au petit Henri d'Alleville, mon compatriote, un jeune officier du 6me régiment, arrivé depuis quelques jours... garçon d'esprit, mœurs de religieuse, en habit de lancier, qui me disait encore hier : « On assure que tu te ranges... c'est très bien, je t'estime!.. » Ton estime, je la repouse... Et dire qu'il faut encore attendre deux mois, deux siècles! ainsi le veulent les usages et les convenances.

Air : *Dédaignez-moi.*

De ces grands mots nous sommes tous esclaves,
Le décorum, ou bien l'opinion,
Le monde, et mille autres entraves
Qu'on nomme le... *qu'en dira-t-on?*
Moi j'aimerais, je le dis sans façon,
Comme un autre les bienséances;
Mais je ne sais, en vérité, d'où vient
Que ce qui tient aux convenances
N'est jamais ce qui me convient.

(*Il s'approche de la croisée à gauche.*)

C'est qu'en vérité, on dirait qu'ils se sont donné le mot; ils passent et repassent sans cesse en voiture, à cheval, car cela croit avoir des chevaux. Ils ont l'air de me narguer... Eh! que vois-je? Henri, mon jeune officier d'hier soir!.. S'il savait que je suis ici en bonne fortune... Retirons-nous, ces jeunes gens ont toujours le nez au vent. C'est un joli cavalier; il est fort bien en selle... mais où diable a-t-il pêché une pareille bête? c'est le cheval de l'Apocalypse. Ah! mon dieu!.. est-ce qu'il m'aurait vu? Je ne me trompe pas, c'est moi qu'il salue; je suis perdu! Bonjour, bonjour... Ah! il passe son chemin, Dieu

soit loué! Mais j'y pense, Henri m'a vu ici... qui peut l'empêcher de le dire à tout le monde? Que faire?.. (*appelant.*) Henri! Il m'a entendu... il revient... que lui dire? Oui, mon ami, j'ai à te parler... Hein? tu vas sonner... garde-t'en bien... Mais comment faire? je ne peux pas lui crier d'ici... Ah! la petite porte qui donne sur la galerie... elle n'est que poussée... Le voilà qui descend de cheval... j'ai le temps, avant le retour d'Hortense, de lui faire comprendre la nécessité... l'importance... c'est d'ailleurs le seul moyen.

SCENE IV.

JULES, HENRI.

HENRI, *entrant par la porte à gauche.* Me voilà, mon cher.

JULES. Veux-tu bien ne pas faire tant de bruit! si l'on nous entendait, tout serait perdu.

HENRI. Ah! mon dieu!.. de quoi s'agit-il donc?

JULES. D'une affaire qui demande le plus grand mystère.

HENRI. Explique-toi.

JULES. Henri, puis-je compter sur ta discrétion?

HENRI. Certainement... tu sais bien qu'il en faut avec toi; tu as toujours une foule d'anecdotes dont tu me fais malgré moi le confident.

JULES. En ce cas, réponds-moi avec franchise : sais-tu où tu es?

HENRI. J'y pense à présent... Cette porte secrète... cet escalier mystérieux...

JULES. Dis-moi, sais-tu à qui appartient la maison où tu te trouves?

HENRI. Je ne suis à Paris que depuis quelques jours, j'y viens pour la première fois, comment veux-tu que je sache...

JULES. Tu ne le sais pas? il ne le sait pas! Comme ça se trouve!.. Tu ne peux comprendre ma joie... Eh bien, mon bon ami, mon cher Henri, puisqu'il en est ainsi, tu vas me faire le plaisir de t'en aller tout de suite.

HENRI. M'en aller!.. soit. Mais alors je me demande pourquoi tu m'as prié de venir.

JULES. Pourquoi? pourquoi?.. c'est assez juste... Et au fait, j'y pense... (*à part, tenant la main d'Henri, et sans le regarder.*) C'est jeune, loyal, encore discret... je pourrais, sans inconvénient, lui confier... je dis plus, je le dois; c'est peut-être le meilleur moyen de m'assurer de sa discrétion.

HENRI, *voulant s'en aller.* Je n'insiste pas, puisque ma présence te gêne...

JULES, *le retenant.* Reste, je serais désolé que tu pusses penser...

Ce cher ami!.. Et puis, je fais une réflexion, tu ne sais pas où tu es; mais en sortant d'ici, qui peut t'empêcher de demander à la première personne venue : « A qui est cette jolie maison ?... là, au coin de l'avenue... en face la rue de Ponthieu? » Tout le monde te répondrait : C'est à...

HENRI. Rassure-toi, je ne suis pas curieux; et puisque tu me défends...

JULES. Tu le demanderais.. Je sais bien qu'à présent ce n'est pas ton intention; mais plus tard, sans y songer, involontairement... Je connais le cœur humain, vois-tu... tu le demanderais, Henri... tu le demanderais!.. c'est pourquoi j'aime mieux te le dire moi-même.

HENRI. Si tu le veux absolument...

JULES. D'ailleurs je m'imagine que tu n'es pas sans avoir des soupçons... Il me semblait que tu avais parcouru de l'œil cet appartement.

HENRI, *observant l'appartement.* Que vois-je? un boudoir... de la tapisserie!.. Est-ce que tu serais en rendez-vous?

JULES.

Air : *Aux espèces je ne tiens guère.*

Tu m'en feras peut-être un crime,
Toi, si grave et si sérieux...
Et je vais perdre ton estime;
Car, tu me croiras si tu veux,
Oui, l'amour m'appelle en ces lieux.

HENRI.

Amoureux, toi!.. Bah! tu veux rire!

JULES.

Chut!.. par ordre, entre nous, je doi
N'en pas parler...

HENRI.

Voilà pourquoi
Tu tenais tant à me le dire;
Je conçois maintenant pourquoi
Tu tenais tant à me le dire.

JULES. Il le fallait bien pour m'assurer de ton silence... Je connais ton honneur, ta loyauté... et c'est un secret que je te confie.

HENRI. Un secret! toi, dont le plus grand plaisir est de faire parade de tes aventures!

JULES. Sans doute; lorsqu'il s'agit de ces femmes qu'on ne compromet que par le silence... qui comptent leurs défaites avec autant d'orgueil qu'un général ses victoires; mais quand on a eu le bonheur de fixer l'attention d'une femme ou plutôt d'un ange, dont la beauté, les grâces...

HENRI. Ah! mon dieu, quel enthousiasme!

JULES. Oh! tu vas t'imaginer que j'exagère, que la passion m'éblouit... (*à part.*) Si je pouvais la lui faire entrevoir une minute seulement... (*haut.*) Mais je ne me trompe pas, elle traverse le jardin. Tiens, incrédule, regarde. (*il le conduit auprès de la croisée à droite.*) Eh bien?

HENRI, *regardant.* Où donc? je ne vois pas.

JULES. De ce côté.

HENRI. Qui ratisse?

JULES. C'est la femme du jardinier... Plus loin, dans cette allée.

HENRI. J'ai la vue si basse.

JULES. Prends mon lorgnon... Si j'avais au moins mon binocle.

HENRI. Oh! mon ami, la charmante femme!

JULES. Hein! que dis-tu de cette taille?

HENRI. Délicieuse...

JULES. Remarques-tu cet air noble, distingué?

HENRI. Admirable, ravissante!

JULES. Et encore tu ne la vois que de profil.

HENRI. Je ne puis me lasser de la contempler.

JULES, *à part, pendant qu'Henri regarde.* Voilà le premier moment de bonheur que j'éprouve depuis trois mois.

HENRI, *quittant la croisée.* Que tu es heureux d'avoir fait une pareille conquête!

JULES (*). Halte-là, mon cher! Cette dame, je m'en flatte, me voit avec assez d'indulgence; mais l'expression dont tu viens de te servir est tout-a-fait déplacée... Songe qu'il s'agit d'une femme du monde... car madame de Rizieux, veuve d'un officier supérieur, tient un haut rang dans la société.

HENRI. Que dis-tu? madame de Rizieux!

JULES. Son nom m'est échappé... Est-ce que tu la connais?

HENRI. Je viens de la voir pour la première fois.

JULES. Maintenant je croirais te faire une injure en insistant pour réclamer ta discrétion.

HENRI Sois tranquille... pas un mot...

JULES. Il suffit. Après tout, je ne suis pas ridicule; je ne demande pas l'impossible. A notre âge, au tien surtout, on ne peut pas être muet comme un trapiste. Quand on se trouve

---

(*) Henri, Jules.

avec des amis, en petit comité, il est des choses qui vous échappent, comme par exemple : « Ce diable de Jules!.. il est plus heureux qu'on ne croit !.. » Tu comprends que je ne te ferais pas un crime de ces misères-là; et pourvu que tu ne nommes pas la personne...

HENRI, *à part.* Madame de Rizieux !.. Oh ! je ne puis croire...

JULES Mais on pourrait nous surprendre; il faut nous séparer.

HENRI. Adieu donc. (*Il va pour sortir par la porte à droite.*)

JULES, *l'arrêtant.* Où vas-tu?.. par là tu rencontrerais du monde infailliblement, et je serais perdu.

HENRI. Tu as raison.... je vais reprendre le chemin par lequel je suis venu.

JULES. Au revoir.

(*Henri sort par la porte à gauche qui donne sur la galerie.*)

SCENE V.

JULES, *puis* HORTENSE.

JULES. Ma foi, je suis enchanté de cette rencontre. Sa visite m'a fait un bien... et malgré toutes ses protestations, je suis sûr que demain, sans aller plus loin et sans qu'Hortense puisse me le reprocher, tous nos amis connaîtront mon bonheur; cela soulage au moins, cela dilate le cœur. Mais j'entends quelqu'un... Il était temps... madame de Rizieux qui vient du jardin... Prenons une attitude qui atteste que je n'ai vu personne... et que je me suis profondément ennuyé. Si je dormais... (*prenant un livre sur le guéridon.*) Justement ! ce roman nouveau... j'aurai lu, et alors mon sommeil devient la chose du monde la plus naturelle. (*Il se jette sur le divan.*)

HORTENSE, *entrant vivement.* C'est une horreur, une indignité... Comment, monsieur... (*voyant Jules endormi.*) Eh bien ! il dort !

JULES. Prenons bien garde de déranger mon attitude.

HORTENSE. Conçoit-on cela !.. A ma porte, presque sous mes fenêtres, quatre chevaux gigantesques, deux jockeys imperceptibles, une voiture extravagante enfin, autour de laquelle on fait cercle... Oh ! je le savais léger, je connaissais sa manie de faire parler de lui; mais après toutes mes recommandations... me compromettre de la sorte !.. Et ce n'est point encore assez de m'afficher au-dehors, jusque chez moi il oublie les premières règles de la bienséance... S'endormir dans mon parloir, où j'ai la condescendance de l'admettre... c'est indigne !

JULES. Cette attitude commence à me fatiguer; j'ai bien envie de me réveiller.

HORTENSE. Que serait-ce donc si j'étais sa femme ! son sommeil dégénérerait en léthargie.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Il y a en bas, dans l'antichambre, un monsieur qui demande à parler à madame.

JULES, *se levant vivement*. Une visite!.. mais, mon cher, votre maîtresse vous a répété cent fois devant moi qu'elle ne voulait recevoir personne.

HORTENSE. Il paraît que vous avez le privilège de voir et d'entendre en dormant.

JULES. Mille pardons... J'étais seul, et dès que je suis loin de vous, l'ennui...

HORTENSE. C'est d'une galanterie...

LE DOMESTIQUE. Que répondrai-je à ce monsieur?

JULES. Il y tient.

HORTENSE. Mais le nom de cette personne?

LE DOMESTIQUE. Voici sa carte.

HORTENSE. Que vois-je?... Non, je ne puis, je ne dois pas... Mais comment faire? je ne vois pas quelle raison je pourrais alléguer... Dites...

JULES. Que madame n'y est pas... qu'elle ne peut recevoir...

HORTENSE. En effet... je ne puis me dispenser...

JULES Un étranger ici !.. Décidément nous allons signer notre traité de paix avec le monde.

HORTENSE. Je suis vraiment à faire peur.

JULES. Mais vous êtes charmante.

HORTENSE. Heureusement, on vient de m'apporter un bonnet délicieux!.. Je vous en prie, jusqu'à mon retour, veuillez me remplacer et faire les honneurs.

JULES. Avec plaisir... et soyez sûre que pas un mot...

HORTENSE, *au domestique*. Faites monter.

(*Elle sort; le domestique sort après elle.*)

SCENE VII.

JULES, *seul*.

Parbleu! je suis curieux de savoir quel est l'heureux mortel qu'on excepte seul de la proscription générale... sans doute quelque vieil ami du vieux mari... un parent sans conséquence... N'importe, quel qu'il soit, jeune, vieux, bien fait, spirituel ou ennuyeux, je le trouverai charmant, pourvu qu'il ait des yeux

pour admirer ma future, des oreilles pour apprécier le charme de sa conversation, et une langue pour reporter dans le monde ce qu'il aura vu et entendu.

SCÈNE VIII.

JULES, HENRI.

HENRI, *en dehors.* Il suffit... j'attendrai...

JULES. Je l'entends, allons à sa rencontre... Monsieur... (*il salue.*) Que vois-je !

HENRI, *entrant par la porte à droite.* Je savais quelle serait ta surprise. (*)

JULES. Le traître !

HENRI. Mais pourquoi cet air indigné?.. Au surplus, comme ce n'est pas toi que je viens voir, mais madame de Rizieux, qui m'a fait prier de l'attendre dans ce salon...

JULES. Henri, écoute... le mécontentement ne rend pas injuste... Ce que tu viens de tenter est hardi... tu débutes d'une manière brillante; mais tu foules aux pieds les saints devoirs de l'amitié... En un mot, je t'honore; mais je ne t'estime plus.

HENRI. Qu'ai-je donc fait?

JULES. Ce que tu as fait!.. Abuser de la confiance d'un ami, de son secret... manquer à ta promesse, rentrer par une porte quand on te renvoie par une autre... prendre un faux nom!.. je suis sûr que tu as pris un faux nom pour t'introduire ici.

HENRI. Quand tu sauras...

JULES. Me compromettre enfin; car je suis compromis.. Je t'aurais passé tout le reste.

HENRI. S'il en est ainsi, sois sans inquiétude... il n'est nullement question de toi en ce moment. Madame de Rizieux est très liée avec ma famille; ma sœur m'a fait promettre, avant mon départ, de cultiver sa connaissance... je suis même chargé de lui offrir le portrait d'Eugénie, une petite miniature que j'ai là dans ce portefeuille... Je puis te faire voir...

JULES. Mon cher ami, permets-moi une seule demande... Ta famille n'habiterait-elle point par hasard Bar-sur-Aube?

HENRI. Précisément, depuis que nous avons quitté la Bretagne.

JULES, *à part.* Plus de doute... c'est lui, c'est le futur qu'apportait le facteur de ce matin... Les préventions d'Hortense en sa faveur, tout le bien qu'elle en disait... c'est un concurrent redoutable; mais, un instant, je suis là aussi. Allons. morbleu, ferme sur les étriers, et droit au but... Heureusement pour moi, j'ai la corde, et je ne suis pas homme à me laisser couper...

(*) Henri, Jules.

HENRI. Maintenant, mon cher, que nous sommes parfaitement d'accord, il me reste à te remercier...

JULES. Et de quoi donc?...

HENRI. De m'avoir fait connaître cette charmante veuve. Si tu ne m'avais pas appelé, j'aurais probablement quitté Paris sans la voir... je me serais contenté de lui faire tenir le portrait de ma sœur... Tu sais que je suis timide... et je ne sais pourquoi je m'étais figuré que madame de Rizieux, ne voyant que le grand monde, devait être fière de son titre, et moqueuse, comme la plupart des dames de Bar-sur-Aube.

JULES. Mais...

HENRI. Sa vue seule a dissipé toutes mes craintes; elle m'a semblé aussi bonne que belle... et puis tu m'en as dit tant de bien.

JULES. Tu sais... les amoureux...

HENRI. Bref... je me suis dit : Je ne trouverai jamais une plus belle occasion pour faire mon entrée dans le monde.

JULES, *à part*. Allons, allons. (*à Henri.*) Henri, mon cher Henri, c'est à ta délicatesse que je fais un appel maintenant... elle m'entendra, j'en suis sûr... Tu ne voudras pas, par une coupable obstination, faire manquer un mariage prêt à se conclure, et nous préparer à tous trois des malheurs incalculables.

HENRI. Tu m'effraies... Je serais désolé d'être la cause d'une semblable catastrophe.

JULES. A la bonne heure!... Il est touché!... (*à part.*) Il faut convenir aussi que j'y ai mis du pathétique.

HENRI. Puisqu'il en est ainsi, s'il est vrai que tu doives l'épouser?...

JULES. Comment, s'il est vrai!.. tu as l'air d'en douter?...

HENRI. Écoute... Ce matin, tes paroles auraient pu prêter à d'étranges suppositions ; à présent, tu me dis que madame de Rizieux doit être ta femme... je ne sais plus que penser...

JULES. Qu'est-ce à dire?

HENRI. Dans le doute, j'aime mieux me priver du plaisir de la voir, que de risquer peut-être d'être un obstacle au bonheur d'un ami.

JULES. Dans le doute... faut-il te jurer?...

HENRI. Je veux bien te croire.

JULES. C'est-à-dire que tu ne me crois pas?

HENRI. Je ne dis pas cela.

JULES. Tu le penses.

HENRI. Peu t'importe, si je m'en vais.

JULES. Du tout : je ne te laisse pas aller que tu ne sois parfaitement convaincu... Je prétends confondre ton incrédulité.

HENRI. Mon dieu, je te crois... cela doit te suffire.

JULES. Non, je veux... Mais je ne me trompe pas... j'entends quelqu'un... C'est peut-être madame de Rizieux?

HENRI. Je me sauve!

JULES. Un instant... Ah! tu doutes... eh bien! je te ferai voir, jusqu'à l'évidence, à quel point je suis dans ses bonnes grâces.

HENRI. On va nous surprendre.

JULES. Il y va de mon honneur... Comment faire?... Ah! je n'ai que ce moyen... Vite... vite, dans cette galerie.

(*Il le conduit vers la porte, à gauche.*)

HENRI. Y penses-tu?

JULES. Je l'exige... Mais va donc...

HENRI. Tu te souviendras que c'est toi.

(*Il entre dans la galerie.*)

JULES, *le retenant.* Un mot encore... Je dois te prévenir d'une chose... tu pourrais être étonné du ton de familiarité qui règne entre nous... Tu sais que c'est ma cousine... et puis elle m'aime tant... Chut!... la voici...

(*Il ferme la porte de la galerie, et reste debout devant cette porte, au moment où entre Hortense.*)

SCENE IX.

HORTENSE, JULES.

HORTENSE. Comment, vous êtes seul?

JULES. Mon dieu, oui... tout ce qu'il y a de plus seul.

HORTENSE. Je vous entendais parler... Et ce jeune homme?

JULES. Henri? (*)

HORTENSE. Ah! vous savez son nom!...

JULES. Oui... il me l'a dit...

HORTENSE. Eh bien! où est-il?

JULES. Il est... il est parti... il s'en est allé.

HORTENSE. Sans que je l'aie vu... Et que vous a-t-il dit?

JULES. Je ne sais pas au juste... Qu'il avait affaire... qu'il n'avait pas le temps d'attendre.

HORTENSE. Quel étrange procédé!... en vérité...

(*En ce moment, Henri entr'ouvre la porte de la galerie, et fait des signes à Jules.*)

JULES. Ah! pardon... je me souviens... il m'a chargé de vous dire qu'il était au désespoir... qu'une affaire indispensable, (*haussant la voix.*) une affaire d'où dépend l'avenir d'un ami...

(*) Jules, Hortense.

HORTENSE. Je suis surprise qu'un homme qu'on me dit aussi accompli, car ils s'entendent tous pour faire son éloge... Mais comment l'avez-vous trouvé?...

JULES. Mon dieu! il est porteur d'une de ces figures dont on ne... (*la porte s'ouvre.*) Fort bien, très-bien... c'est un charmant garçon... (*Il va vers Henri et lui fait des signes.*)

HORTENSE, *pendant ce temps.* Je me faisais un plaisir de causer avec lui de cette bonne Eugénie, de sa sœur... et de mon joli bonnet!... On est vraiment tenté de croire qu'il y a des jours malheureux... Depuis ce matin tout semble se liguer pour me donner de l'humeur... M. d'Origny, qui m'affiche avec son fastueux étalage... et ce jeune homme pour lequel on me persécute, et qui déjà trouve moyen de me désobliger... Je suis d'une humeur... (*Elle va s'asseoir sur le divan.*)

JULES, *revenant.* Voici le moment de faire voir à M. Henri. (*Haut.*) Ma charmante cousine...

HORTENSE. Monsieur...

JULES, *à part.* Prenons-nous-y adroitement. (*haut.*) Mais, en vérité, souffrez que je vous contemple; quel charme dans ce demi-deuil!... que de poésie dans ces couleurs rembrunies, tempérées et éclaircies par des teintes moins sombres... Que je suis heureux! car on croirait voir, à travers la tristesse du veuvage, percer les joies d'un nouvel hymen...

HORTENSE. Je ne vous connaissais pas ce talent pour le genre descriptif.

JULES. Je ne crains pas de le dire, Hortense, nulle femme ne possède à un si haut degré que vous ce tact parfait, cette rectitude de jugement qui vous fait, sans hésiter, mettre la main sur la nuance qui s'harmonise le mieux avec votre charmant visage.

HORTENSE. Oh! faites-moi grâce de vos complimens; je les déteste...

JULES. Et vous avez bien raison; on n'en adresse plus aujourd'hui qu'aux femmes qui ne les méritent pas... D'ailleurs au point où nous en sommes...

(*Il veut s'asseoir auprès d'elle sur le divan.*)

HORTENSE. Que faites-vous donc?

(*Elle se met à la place que Jules voulait prendre... Jules, un peu déconcerté, va prendre un fauteuil, et s'assied auprès du divan, à la droite d'Hortense.*)

JULES. Ne remarquez-vous pas comme moi, Hortense, que l'homme est ingénieux à se repaître de chimères; car tout dans le monde est vide et déception, excepté le sentiment pur qu'é-

prouvent, l'un pour l'autre, deux cœurs faits pour se comprendre, pour s'aimer.

HORTENSE. Oh! j'en suis sûre, vous avez volé ces délicieuses paroles à quelque chef-d'œuvre moderne.

JULES. Hortense, comment pouvez-vous plaisanter sur un sujet aussi grave... lorsqu'il s'agit du bonheur de notre vie!.. Quant à moi, je trouve un plaisir inexprimable à vous répéter que je vous aime, que je vous adore.... et vous, n'aurez-vous pas quelques douces paroles pour calmer mon impatience?

HORTENSE. Ces lieux communs sont tellement passés de mode...

JULES, *à part.* Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui? (*à Hortense.*) Il me semble pourtant...

HORTENSE. Si ça vous est égal, parlons d'autre chose.

JULES, *à part.* C'est que ça ne m'est pas égal du tout... (*haut.*) Ma cousine, je vous en supplie, un mot, un seul mot qui calme mes inquiétudes, en me rassurant sur votre tendresse.

HORTENSE. Je n'ai rien à vous dire... Je ne ments jamais...

JULES, *à part.* Dieu me pardonne, elle se moque de moi! Et tout Paris qui est là... qui me regarde, à travers la serrure, par les yeux d'Henri. Allons, allons, les grands moyens... (*haut.*) Hortense, ah! pour me faire oublier ces paroles si cruelles, que cette douce main, cette main qui doit bientôt m'appartenir...

HORTENSE, *se levant* (*). Monsieur, en vérité, c'est trop fort... Décidément, vous vous gâtez tout à fait dans la société de vos grooms.

JULES. Si vous pouviez savoir tout ce que vous me faites souffrir; car, vous avez beau dire, je suis celui que vous préférez.

HORTENSE. Vous savez que je ne vois plus personne.

JULES. C'en est trop! quand, tout à l'heure encore, vous me disiez que vous attendiez le terme de votre deuil avec impatience.

HORTENSE. Sans doute... pour retourner dans le monde, fuir cette solitude, et me soustraire à l'ennui qui m'y assiége...

JULES. C'est fait de moi; Hortense, vous serez la cause de quelque malheur.

HORTENSE. Vous abusez étrangement de l'indulgence que j'ai pour vous, et du titre de cousin, pour persécuter une pauvre femme.

JULES, *se jetant à ses pieds.* Hortense!

HORTENSE. En vérité, mon cher cousin, c'est une persécution... Je vous cède la place, et je ne reviendrai que lorsque cet accès subit de tendresse exagérée sera dissipé... Laissez-moi, vous êtes insupportable... (*Elle sort.*)

(*) Hortense, Jules.

SCENE X.

JULES, HENRI.

JULES. Je reste confondu...

HENRI, *passant à la droite de Jules.* Je te fais compliment; madame de Rizieux est folle de toi... (*)

JULES. Écoute, Henri ..

HENRI. Tu as, ma foi, bien fait de me prévenir; j'aurais pu me formaliser de certaines privautés...

JULES. Les apparences sont contre moi.

HENRI. Tiens, veux-tu que je te parle franchement... ou je me trompe fort, ou madame de Rizieux ne t'aime pas... Je vais plus loin, elle ne t'a jamais aimé.

JULES. Ah! par exemple!

HENRI. Il est clair que tu as pris des politesses pour des avances, des amitiés de cousine pour de l'amour.

JULES. Henri...

HENRI. Que t'importe, après tout! tu as tant d'occasions de te dédommager.

JULES. Je ronge mon frein.

HENRI. Veux-tu suivre un bon conseil... Oublie une femme qui n'a pas su t'apprécier... Quant à moi, je ne négligerai rien pour t'en détacher... D'abord les avis et les remontrances ne te manqueront pas.

JULES. Merci.

HENRI. Et si ce n'est pas assez .. eh bien! je ferai plus encore; comme tant d'autres, je m'efforcerai d'être galant, et qui sait!

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

La veuve est aimable et jolie,
Elle a tout pour nous captiver;
Sa beauté, sa coquetterie,
Pour toi je prétends tout braver.
C'est mon repos qu'ici j'expose,
Pour moi tu le ferais aussi...
On peut bien risquer quelque chose,
Quand c'est pour sauver un ami.

Je te laisse; madame de Rizieux peut revenir d'un moment à

(*) Henri, Jules.

l'autre, et je serais désolé de paraître ainsi à ses yeux pour la première fois...

JULES. Comment!... tu persistes à la voir... quand tu m'as promis tout à l'heure...

HENRI. Tout à l'heure, c'était bien différent. Tu m'avais fait accroire qu'il s'agissait de ta tranquillité, de ton bonheur; mais, d'après ce qui vient de se passer, je suis complettement dégagé.

JULES, *à part.* Et dire que c'est moi qui l'ai retenu!

HENRI. D'ailleurs, tu l'as entendu... Madame de Rizieux a témoigné le désir de me voir... Elle attend des nouvelles de ma sœur... Déjà elle paraissait s'étonner de mon peu d'empressement... elle avait même fait des frais de toilette... et moi, j'y pense, la veuve de mon colonel, c'est une visite d'étiquette; l'uniforme est de rigueur, je l'avais oublié.

JULES, *à part.* Il ne doute de rien.

HENRI. Au revoir, mon ami, au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JULES, *seul.*

Il va revenir... en costume de lancier!... Heureusement, Hortense ne peut pas souffrir l'uniforme; son mari était militaire, ça se conçoit... Pour une fois, qu'étant de service, j'ai eu le malheur de me présenter ici en brigadier de la garde à cheval, elle n'a pas trouvé dans le dictionnaire d'expressions assez piquantes... Elle désire le voir, là, juste au moment où, par je ne sais quelle fatalité, je suis brouillé avec elle. Brouillé! et pourquoi? qu'ai-je fait? J'ai beau réfléchir, je ne suis pas changé... je suis bien ce même homme qui, ce matin encore, était chéri, estimé... Si Henri allait divulguer la scène dont il a été le témoin?... C'est une bonne fortune qu'une pareille histoire à raconter; pour ma part, si je la tenais, j'en amuserais tout le jockey's-club; mais en être le héros, c'est beaucoup moins divertissant!... Eh bien! réflexion faite, je voudrais qu'Henri commît cette indiscrétion; si j'étais assez heureux pour qu'il me rendît la risée de tout Paris! oh! alors cela me fournirait l'occasion de réaliser un autre projet qui fermente dans ma tête, et qui doit mettre le sceau à ma réputation... J'étonnerais l'Europe d'un spectacle d'autant plus nouveau qu'on ne l'a pas vu depuis fort long-temps; un duel, à cheval et à outrance... armés de toutes pièces. Ça se trouve bien, Henri est officier de lanciers... Voilà une idée qui me ravit, qui m'exalte!

Air de Préville.

Oui, ce duel, morbleu! fait bien mon compte,
Et, grâce à lui, de moi l'on parlera;
Que seulement un journal le raconte,
Dans chaque feuille on le reprochera;
Avant trois jours tout Paris le saura...
Si j'en reviens, je dois à la victoire
Tous les honneurs de la célébrité.
Comme nos preux, je vais me voir chanté!
Et si je meurs, du moins j'aurai la gloire
De vivre encor dans la postérité!

SCENE XII.

JULES, HORTENSE.

HORTENSE, *à part.* J'ai peur d'avoir mis trop d'aigreur dans mes reproches... Que fait-il?...

JULES, *sans voir Hortense.* Je me vois d'ici sur mon destrier, casque en tête et visière baissée... En avant! en avant!... Je dévore l'espace...

HORTENSE, *à part.* Comme il est agité!... tâchons de l'appaiser. (*haut.*) Jules!

JULES. Ah! c'est vous, madame.

HORTENSE. Vous êtes fâché... Que voulez-vous?... Tantôt j'étais contrariée, de mauvaise humeur; et, dans ces momens-là on est injuste; oh! moi d'abord, je n'ai pas la prétention d'être sans défauts; mais, au moins, j'ai le mérite de reconnaître bien vite mes torts, et de les avouer... Allons, monsieur, aurez-vous moins de générosité que je n'ai de franchise?

JULES. Que dites-vous? Ah! Hortense, Hortense! qu'avez-vous fait?

HORTENSE. Vous même, Jules, la main sur la conscience, n'avez-vous rien à vous reprocher envers moi? Est-il une seule femme qui, à ma place, ne se fût trouvée piquée de votre froideur, blessée de la légèreté de votre conduite? J'ai voulu vous faire sentir ce que vos procédés avaient d'offensant, mais non vous affliger.

JULES, *à part.* Eh bien! elle a joliment choisi son temps.

HORTENSE. M'en voulez-vous encore?... Il me semble que j'ai fait plus de la moitié du chemin.

JULES, *à part*. O Henri!... Henri! où est-tu?

HORTENSE. Avez-vous bien pu croire que, de propos délibéré, je manquerais à la promesse que je vous ai faite d'unir mon sort au vôtre?

JULES. Vous ne pouviez pas me dire cela plus tôt?

HORTENSE. Qu'importe! puisque vous êtes désabusé...

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Faisons la paix, j'implore mon pardon.
JULES, *à part.*
Tant d'abandon en cet instant m'irrite.
HORTENSE.
Pour l'obtenir je veux vous faire un don.
JULES, *à part.*
Pourquoi faut-il qu'il soit parti si vite?
HORTENSE, *lui faisant signe de venir lui baiser la main.*
Eh bien, Monsieur, ce gage de ma foi
Que votre amour était en droit d'attendre...
On vous l'accorde, allons venez le prendre.
JULES, *lui baisant la main.*
Est-on plus malheureux que moi!

HORTENSE. En vérité, Jules, je ne vous comprends pas. Ce matin, je vous comble de prévenances; vous y demeurez indifférent; plus tard, je me montre sévère, monsieur se met en fureur; je reviens à vous, et vous vous désespérez.

JULES. Oui, je suis content, désespéré, ravi...

HORTENSE. Mon pauvre cousin, je crois plutôt que vous êtes fou!

JULES. On le deviendrait à moins... Nous étions si tranquilles, si heureux! Pourquoi faut-il que ce maudit d'Alleville soit venu par sa présence...

HORTENSE. Mon dieu, que vous a donc fait ce pauvre jeune homme?

JULES. Ce qu'il a fait?... D'abord, c'est un fort joli garçon.

HORTENSE. N'allez-vous pas lui en faire un crime?

JULES. Ce n'est pas tout... c'est qu'il est très-aimable, quand il veut s'en donner la peine... Au premier abord, il a l'air comme ça un peu... mais, pas du tout... Et puis sous des apparences de froideur et de réserve, il cache un cœur brûlant.

HORTENSE. Il vous a donc chargé de faire son éloge?

JULES. Apprenez, madame, qu'il vous trouve charmante, remplie d'esprit; et je ne serais pas surpris qu'il eût l'audace de vous aimer.

HORTENSE. Vous croyez?... Oh! c'est un grand coupable...

JULES. Vous ne frémissez pas?

HORTENSE. Pour deux raisons; d'abord, il n'y a pas de quoi... ensuite, toute disposée que je sois à admettre la puissance de mes charmes, j'ai peine à comprendre que M. d'Alleville, quelqu'impressionnable que vous le supposiez, ait pu se prendre de belle passion pour une femme qu'il n'a ni vue ni entendue.

JULES. C'est qu'au contraire. (*à part.*) Ah! diable!

HORTENSE. Qu'est-ce que vous dites?

JULES. Je disais... le hasard est si grand... qu'il aurait bien pu vous voir.

HORTENSE. Jules, maintenant je crois vous comprendre. Tout à l'heure je disais que vous étiez fou, je ne me trompais pas, car vous êtes jaloux.

JULES. Jaloux!

HORTENSE. Ah! c'est un grand défaut... mais il est de ceux que les femmes pardonnent aisément; c'est souvent la seule preuve que vous autres, hommes, vous donniez de votre amour; mais, enfin, c'en est une, et, pour vous guérir de cette maladie, dont les progrès sont si rapides, je ne vois qu'un moyen...

JULES. Oh! parlez, parlez!

HORTENSE. J'avais fixé à un temps encore éloigné l'époque de notre mariage; je croyais devoir cette déférence à la famille de M. de Rizieux; j'ai réfléchi... Tous ces retards, ces délais nous apportent souvent la connaissance de choses qu'on serait plus heureux d'ignorer... J'ai promis de vous épouser; il faut que ce mariage se fasse le plus tôt possible; le monde en pensera ce qu'il voudra. Voyez mon notaire, et entendez vous avec lui pour que cela se termine promptement et sans éclat.

JULES. Fiez-vous à moi. Maintenant si je mérite le moindre reproche, je consens à être vu traversant Paris en Omnibus, ou dans le bois de Boulogne en Lutécienne.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. Henri d'Alleville.

JULES. Henri!

HORTENSE. Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

JULES. Comment!

HENRY, *en grande tenue militaire* (*). Ah! madame, combien je

(*) Henri, Hortense, Jules.

m'estime heureux que l'amitié qui vous unit à ma sœur me donne le droit de me présenter chez vous.

JULES, *à part.* Je parie qu'il préparait cette phrase depuis l'obélisque.

HORTENSE. Croyez, monsieur, que j'éprouve un bien vif plaisir à recevoir le frère de ma meilleure amie; cette bonne Eugénie m'a donné tant de marques d'attachement, que je serais charmée de trouver quelque moyen d'être agréable à une personne qui lui appartient de si près.

HENRI. C'est trop de bonté...

HORTENSE. Mais depuis mon veuvage, ma maison est devenue si triste, qu'il y aurait vraiment de la cruauté de ma part à vous engager à la fréquenter.

HENRI. Pouvez-vous croire, madame?... Le seul plaisir de vous voir... d'être près de vous...

JULES, *à part.* Oh! que c'est commun!.. Il n'est pas heureux dans l'improvisation.

HORTENSE. Veuve, bien jeune encore, j'ai cru devoir m'imposer la loi de ne recevoir que mes plus proches parens... Jamais peut-être cette résolution ne m'aura paru plus pénible qu'aujourd'hui.

JULES, *étouffant un envie de rire.* Oh!

HENRI. Mais, madame...

HORTENSE. En ce moment même, je regrette beaucoup de ne pouvoir prolonger cet entretien... mais vous serez assez bon pour m'excuser; je suis forcée de vous quitter... je vous laisse avec M. d'Origny, avec mon cousin. (*bas à Jules.*) Etes-vous content?

JULES, *bas.* Vous êtes un ange!

SCÈNE XIV.

JULES, HENRI.

JULES, *riant aux éclats.* Ah! ah! ah!... bien, très bien.

HENRI. Je ne reviens pas de ma surprise.

JULES. Tu avais, ma foi, bien raison; cette femme-là est tout-à-fait prévenue en ta faveur.

HENRI. Me traiter ainsi!

JULES. Plus de doute, c'est pour te mieux recevoir qu'elle a fait cette brillante toilette. De ton côté, tu as eu une excellente idée de te mettre en uniforme... La veuve d'un officier général... Et puis ça plaît aux femmes... Est-ce *rococo!*..

HENRI. Je devine à qui je suis redevable de cette étrange réception.

JULES. A qui donc?

HENRI. A vous.

JULES. A moi?.. ô Henri!..

HENRI. Vous avez profité de mon absence pour me perdre dans l'esprit de madame de Rizieux. Dieu sait les discours que vous m'avez prêtés! la conduite que vous m'avez attribuée!

JULES. Moi... qui n'ai fait que ton éloge!..

HENRI. Mais tu ne profiteras pas de ta perfidie; je ne sors pas d'ici que je ne l'aie vue...

JULES. Libre à toi.

HENRI. Que je n'aie détruit la fâcheuse impression qu'ont pu produire les discours inventés par un jaloux.

JULES. Moi, jaloux!.. Jeune homme, ce n'est pas l'amour-propre qui vous manque .. Du reste, je suis loin de vous en blâmer... la modestie... ça nuit... Nous disons donc que vous êtes mon rival... Eh bien! pour vous prouver combien je vous redoute, je vous abandonne la place. Faites vos déclarations, vos explications, vos justifications, tout ce qu'il vous plaira... je ne veux pas gêner votre éloquence et votre sensibilité... Adieu, bonne chance... Ah! ah! ah! Je suis charmé d'avoir fait connaissance avec l'uniforme de ton régiment. (*il sort.*)

SCENE XV.

HENRI, *seul.*

Eh bien! il me laisse seul.. Ma foi, au lieu de chercher à voir madame de Rizieux, j'ai bien envie de... Mais partir ainsi, rester sous le coup des perfides insinuations de d'Origny, je ne le puis... Je la verrai, il le faut, ne fût-ce que pour lui parler de ma sœur... ne lui dois-je pas aussi des excuses pour ce médaillon que je devais lui remettre, et que je ne puis retrouver... J'ai beau chercher. (*il sonne, le domestique vient.*) Dites à madame de Rizieux que je suis désolé de l'importuner encore, mais qu'avant de partir, je désire m'acquitter d'une commission dont ma sœur m'a chargé pour elle... que si je ne craignais d'être trop indiscret, je réclamerais la faveur d'un instant d'entretien. (*le domestique sort.*) Elle va venir, je l'espère... que lui dirai-je?.. c'est fort embarrassant... Si je n'avais pas perdu ce portrait, ce serait un moyen d'entrer en conversation... Dieu! la voici!

SCENE XVI.

HORTENSE, HENRI.

HORTENSE. Vous avez désiré me parler de nouveau, je me rends à votre invitation... Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me dire?

HENRI. Après l'accueil que j'ai reçu de vous, madame, vous trouveriez sans doute fort étrange l'insistance que j'ai

mise à vous revoir, si je ne vous en apprenais le motif... A mon départ, ma sœur m'a confié son portrait qu'elle a fait à votre intention.

HORTENSE. Ah! donnez, monsieur... Cette bonne Eugénie, quelle aimable surprise!

HENRI. Il n'y a qu'un instant j'avais encore ce médaillon; mais, par une inconcevable fatalité, je l'ai perdu avec le portefeuille dans lequel il était renfermé.

HORTENSE. Oh! ils ne seront qu'égarés sans doute.

HENRI. Je l'espère, madame, mais il n'était pas juste que ma sœur portât la peine de mon étourderie. J'ai dû vous en faire l'aveu, et j'éprouvais en même temps le besoin d'une justification... car on vous a trompée sur mon compte, j'en suis sûr; on vous a dit sans doute que je vous trouvais charmante, que je vous aimais peut-être.

HORTENSE. Et vous avez tenu à m'assurer du contraire.

HENRI. Oui... c'est-à-dire, non, madame... Je ne sais plus où j'en suis.

HORTENSE. Mon dieu!.. comme vous êtes troublé!.. Remettez-vous, monsieur, et parlez sans crainte... Suis-je donc si redoutable?

HENRI. Oh! non... pas en ce moment... lorsque vous me parlez ainsi; mais la crainte de vous avoir déplu, d'avoir excité votre courroux peut-être.

HORTENSE. Qui a pu vous donner une pareille pensée? croyez au contraire que toute mon estime...

HENRI. Ah! que vos paroles me font de bien, surtout après ce que j'ai souffert!.. car tout-à-l'heure ce n'était pas seulement un étranger, le frère de votre amie, qui se présentait devant vous; je n'ignorais pas qu'une lettre, où il s'agissait du bonheur de toute ma vie, m'avait devancé... Plein d'espoir et d'anxiété, je cherchais dans un regard le présage du sort qui m'attendait, quand votre froideur, vos dédains sont venus renverser toutes mes espérances.

HORTENSE. Pauvre jeune homme!

HENRI. Il m'eût été si doux de penser que le rêve d'une sœur chérie...

HORTENSE. Arrêtez, monsieur; j'aurais voulu éviter une explication, pénible pour moi, et embarrassante pour tous deux; mais puisque vous avez amené la conversation sur ce terrain, je vous parlerai avec franchise. J'ai eu tort ce matin d'user avec vous des détours qui ont donné lieu de votre part à de si fâcheuses interprétations.

HENRI, *à part*. Que va-t'elle me dire?

HORTENSE. Je ne pouvais qu'être flattée de votre recherche; mais des projets antérieurs... d'autres engagemens..

HENRI. Je vous comprends, madame.

HORTENSE. Mon mariage est arrêté depuis long-temps, et la personne que je dois épouser, vous l'avez vue chez moi ce matin même; je n'ai aucune raison pour vous taire son nom, c'est mon parent, M. Jules d'Origny.

HENRI. Jules! vous l'aimez!... Ah! madame, libre à vous de me refuser; mais à quoi bon recourir à un prétexte peu digne de vous?

HORTENSE. Mais, monsieur, qui vous fait supposer?...

HENRI. Vous aimez M. d'Origny, et cependant il vous tarde de (*appuyant sur ces mots.*) *fuir cette solitude pour échapper à l'ennui qui vous y assiége.*

HORTENSE. Qu'entends-je?

HENRI. Vous aimez un homme qui abuse du titre de cousin, pour *persécuter une pauvre femme.*

HORTENSE. Comment savez-vous?..

HENRI. Il suffit, madame... ceci est mon secret; permettez-moi de le garder... Je sais maintenant le véritable sens que je dois donner à vos paroles.

HORTENSE. Expliquez-vous, monsieur... Je veux connaître...

HENRI. Adieu, madame; j'en ai trop dit déjà... Adieu! pour toujours!

Air : *Accourez tous, venez m'entendre.* (du Philtre.)

Ah! c'en est fait, je me retire.

HORTENSE.

Qui vous a livré mes secrets?

HENRI.

Combien vous aviez tort de dire :
Ma bouche ne trompe jamais!
Je subirai mon destin en silence;
Je me flattais que, du moins en ce jour,
J'obtiendrais votre confiance,
Si je n'obtenais votre amour.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Monsieur, terminez mon martyre,
Ces mots : *je ne trompe jamais*,
Qui donc a pu vous les redire?
De qui tenez-vous mes secrets?

HENRI.

Ah! c'en est fait, je me retire,
Trop confiant, je vous croyais.
Combien vous aviez tort de dire :
Ma bouche ne trompe jamais!

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, *seule.*

Monsieur!... Il est parti!... Mais d'où sait-il tout cela? J'é-

tais seule avec Jules; et pourtant il vient de me répéter les propres paroles qui me sont échappées dans un mouvement de dépit! Comment a-t-il pu nous entendre? Il était donc caché ici?... Mais, où? il n'y a que cette galerie... (*Elle va à la galerie.*) Que vois-je? un portefeuille! (*après l'avoir ramassé et ouvert.*) le portrait d'Eugénie!... M. d'Alleville était là!... témoin invisible de notre entrevue. Mais comment s'y trouvait-il? Serait-il possible que M. d'Origny?... Oh! non; il est léger, indiscret; mais tant d'audace, après les recommandations sans nombre que je lui avait faites... Cependant, j'y pense... son trouble ce matin, ces mots qui lui sont échappés, son affectation à me parler de sa tendresse... à solliciter un aveu mille fois répété... c'était pour se faire, aux yeux de ce jeune homme, qu'il connait à peine, un trophée de ma faiblesse... Ah! s'il avait osé manquer ainsi à ses promesses!... s'il s'est oublié à ce point!... je le saurai, et malheur à lui!... Le voici!

SCÈNE XVIII.

JULES, HORTENSE.

JULES. Je sors de chez le notaire, tout est prêt; ce soir nous pourrons nous occuper du contrat. Mais qu'avez-vous donc, charmante cousine? Comme vous êtes émue!

HORTENSE. Oui... en effet. (*à part.*) J'ai peine à contenir mon émotion.

JULES, *à part.* Je devine; elle craint que je ne lui fasse un crime de l'entrevue qu'elle vient d'avoir avec Henri... (*Haut.*) Rassurez-vous, chère Hortense, c'est moi qui ai ménagé cet entretien.

HORTENSE. Vous?

JULES. Mais qu'avez-vous donc dit à ce pauvre garçon? je l'ai trouvé sortant d'ici, les larmes aux yeux, le cœur gros de désespoir! Entre nous, je crois que vous lui avez parlé avec trop de sévérité; c'est si jeune. Je sais fort bien que c'est par amitié pour moi. Eh! bien, en conscience, je crois que cette fois-là vous m'avez un peu trop aimé... Aussi, à peine était-il parti que j'ai pris sur moi...

HORTENSE. Quoi donc?

JULES. Vous allez peut-être me gronder; mais que voulez-vous? D'abord, comme je vous le disais tout-à-l'heure, vous avez été trop sévère avec ce jeune homme... et puis ce matin vous m'avez appelé jaloux... Henri aussi m'a répété ce vilain mot... Je tiens à ma réputation, et pour prouver que je ne le suis pas...

HORTENSE. Qu'avez-vous fait?

JULES. Je viens de lui écrire de votre part d'oublier ce qui s'est passé, et qu'à l'avenir vous le recevrez avec plaisir.

HORTENSE, *à part.* Grand Dieu! après l'aveu qu'il m'a fait, que va-t-il penser?..

JULES. D'abord nous aurons besoin de témoins pour le contrat; mon bonheur n'en aura jamais assez... Autant lui qu'un autre. (*à part.*) Un rival! de tous temps les vaincus ont orné le triomphe du vainqueur...

HORTENSE, *à part.* Il faut à tout prix que je sorte de cette incertitude. (*haut.*) Ainsi donc vous avez engagé M. d'Alleville?..

JULES. Si ça vous contrarie cependant...

HORTENSE. Non; peut-être sa présence ne sera-t-elle pas de trop.

JULES. Je jouis d'avance de sa surprise.

HORTENSE. De sa surprise? Mais êtes-vous bien sûr, Jules, qu'il ne se soit aperçu de rien?

JULES. Que voulez-vous dire?..

HORTENSE. Quand deux personnes s'aiment véritablement, il leur est si difficile de cacher à tous les yeux un secret qui se révèle souvent par un geste, un regard, par le soin même que l'on met à se contraindre. Comment croire que ce jeune homme qui nous a surpris ensemble...

JULES. A vrai dire, je ne serais pas étonné qu'il eût des soupçons...

HORTENSE, *à part.* Que je souffre!.. (*haut.*) Et vous l'avez laissé partir dans cette incertitude, sans chercher à les combattre?

JULES. Il ne dépend pas de moi de l'empêcher de faire des conjectures.

HORTENSE. Dans ce cas, il eût peut-être mieux valu enchaîner sa discrétion par une confidence bien franche...

JULES, *à part.* Et moi qui craignais... (*haut.*) C'est précisément ce que j'ai fait...

HORTENSE, *à part.* Il est donc vrai?

JULES. Je n'ai rien négligé pour le convaincre...

HORTENSE. Il refusait donc d'ajouter foi à vos paroles?

JULES. Ces jeunes gens sont si incrédules.

HORTENSE, *à part.* Je veux tout savoir (*haut.*) Je conçois qu'un jeune homme, simple, timide, aurait pu se croire arrêté par mes recommandations, si expresses, si positives; mais vous qui avez tant d'imagination, comment n'avez-vous pas trouvé quelque moyen de confondre son incrédulité?

JULES, *à part.* Il faut convenir que j'étais bien bon d'avoir peur .. (*haut.*) Mais c'est ce que j'ai fait... apprenez donc... C'est qu'en vérité c'est très drôle...

HORTENSE. Après?

JULES. Jugez de ma fureur, de mon désespoir! Ce matin lorsque vous me traitiez avec tant de dureté... que vous m'accabliez de vos dédains... lorsque vous me refusiez ce gage d'amour que je sollicitais avec tant d'instance ..

HORTENSE. Eh bien?..

JULES. Eh bien...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. d'Alleville demande si Madame veut le recevoir?

HORTENSE, *à Jules.* Achevez... Pendant ce temps?..

JULES. Henri était là... dans cette galerie où je l'avais fait cacher... Oh! c'est une aventure très-piquante! Il n'osait pas... il refusait; mais moi, je l'ai contraint à y entrer; il a tout vu, tout entendu.

HORTENSE. Faites entrer...

JULES. J'en rirai long-temps... et de bon cœur; mais vous, Hortense... vous n'en riez pas assez.

SCÈNE XIX, ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI (*). Madame... est-il possible?..

JULES. Ne crains rien, mon cher, j'ai tout arrangé.

HENRI. Dois-je croire?..

JULES. Quand je te dis qu'on n'a rien à me refuser.

HORTENSE. En effet, monsieur, je suis bien aise; j'avais besoin de vous voir en ce moment.

JULES. Je vous en prie, Hortense, un peu de ménagement.

HORTENSE. M. d'Alleville, avant que vous ne m'eussiez vue, votre sœur avait songé à resserrer par un nouveau lien l'ancienne amitié qui unissait nos deux familles; ce matin, ici, vous-même m'avez témoigné...

JULES. A quoi bon lui rappeler tout cela? c'est un peu dur.

HORTENSE. Il m'en coûtait de contrarier les projets de ma meilleur amie... d'autres arrangemens, une promesse sacrée m'y forçait... mais celui à qui j'avais engagé ma foi, vient à l'instant même de me rendre ma parole...

JULES. Comment!..

HORTENSE. Oui... N'osant rompre ouvertement, il me fait voir par sa conduite qu'il attachait peu de prix à l'accomplissement de nos projets.

HENRI. Quelle espérance!

JULES. Que signifie?..

HORTENSE. En ne tenant pas ses promesses, il m'a évidemment rendu les miennes. Je suis libre à présent, et maîtresse de disposer de ma main.

HENRI. Ah! madame.

JULES, *à part.* Ah diable! je comprends... (*haut.*) Hortense...

HORTENSE. Ecoutez-moi, Jules, ce n'est point un mouvement de dépit qui me dicte cette résolution... mes réflexions m'ont souvent dit que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nos

(*) Henri, Hortense, Jules.

caractères, nos goûts, nous poussent dans des voies tout à fait opposées... Il vous faut une vie agitée, des plaisirs bruyans, des succès qui satisfassent votre amour-propre... ce que je désire, moi, c'est une vie calme et retirée, un mari qui m'aime pour moi, qui ne me délaisse pas lorsque ses amis ne lui diront plus que je suis jolie... En nous unissant l'un à l'autre, nous ne faisions plus qu'accomplir une promesse qui, de jour en jour, avait moins de charmes pour nous, et qui aurait peut-être fini par nous devenir odieuse...

Air : *Simple soldat.*

Tous deux jadis fîmes de bonne foi
De nous unir la promesse sacrée...
Par des motifs, indépendans de moi,
J'ai dû déjà trahir la foi jurée...
J'eus tous les torts, et je vous rends, hélas!
Votre parole... Ah! croyez qu'il m'en coûte;
Mais une voix ici me dit tout bas :
Séparons-nous; car le ciel ne veut pas
Qu'ensemble nous fassions la route.

JULES. Si le ciel s'en mêle, je n'ai pas la plus petite objection à faire.

LE DOMESTIQUE. Plusieurs personnes des amis de M. d'Origny.

JULES. C'est moi qui les ai invités... Eh bien! toute réflexion faite, je ne suis pas fâché d'être le héros de cette aventure... si elle ne m'avait rendu que ridicule... je ne dis pas, c'eût été embarrassant; mais absurde! c'est bien différent : ne l'est pas qui veut... c'est une spécialité, et j'aime mieux, à tout prendre, un malheur bien connu, qu'un bonheur ignoré.

CHOEUR.

Air du Chalet.

Ah! quel heureux destin!
Aux ennuis du veuvage
Vont succéder enfin
Les plaisirs de l'hymen!

HORTENSE, *au Public.*

Air du Vaudeville de la Somnambule.

Le vent par fois gronde dans ces parages,
Et si ce soir notre auteur échouait,
Sur cette mer si fertile en naufrages,
Daignez, Messieurs, lui garder le secret.
Mais si, trompant notre destin contraire,
Nous obtenions un succès *désiré*...
Si nous avions le bonheur de vous plaire,
Ne laissez pas ce *bonheur ignoré.*

FIN.

26-1-73

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2330 L65B6
Laurençot, Charles Henri
Ladislas
Un bonheur ignoré